

La mère de Mariette était une excellente femme, qui tenait bien son petit ménage, soignait ses deux enfants et raccommodait les hardes et le linge de son mari. Elle s'occupait très-peu de ce que faisaient ou disaient ses voisins, et n'aimait pas les commérages. Ce n'était pas qu'elle fût peu sociable ou revêche ; au contraire, elle était toujours de bonne humeur et ne se faisait pas prier pour rire à son aise. Mais elle avait dans l'idée que, sur cette terre, si chacun surveillait plus ses propres affaires, et moins celle des autres, tout le monde y trouverait son compte et les choses n'iraient pas plus mal.

Le père était maçon et travaillait, la plupart du temps, à la ville voisine ; en sorte que toute la conduite intérieure de la maison retombait sur sa femme qui ne s'en acquittait pas mal et ne se plaignait jamais.

Les parents de Mariette n'étaient pas riches ; mais s'il leur fallait souvent se priver de quelque objet de luxe, en revanche, ils ne manquaient jamais du nécessaire. C'est dans cette condition que l'on trouve généralement les ménages les plus heureux.

Le petit Toto allait avoir dix mois ; il était déjà robuste et marchait en s'aidant des chaises et des murs. Quand il fallait franchir une porte, c'était toute une affaire. Il se sentait aussi inquiet qu'un général sur le point faible d'une fortification. Mais, à la fin, il prenait son petit courage à deux mains et se lançait hardiment comme le fameux Blondin sur sa corde tendue.

Toto aimait beaucoup sa petite sœur qui le lui rendait bien de son côté et avait pour lui toutes sortes de bons soins.

Or, Mariette était, après tout, une bonne petite fille, aidant bien sa maman et lui obéissant en tout. Ce n'était pas un enfant modèle,—les enfants modèles ne valent généralement pas grand'chose,—mais vous allez voir qu'elle n'était pas sans avoir ses petites qualités.

Par exemple, lorsqu'elle se levait de bonne heure le matin et que son petit frère dormait encore, elle ne criait pas tout haut après ses bas, ses souliers, son mantelet ; elle ne renversait pas les chaises en courant vite pour voir l'aspect de la rue. Je connais pourtant des enfants qui font tout cela.

A table, elle se tenait bien assise et ne criait pas après ceci ou cela ; mais elle attendait qu'on lui eût donné sa part et ne repoussait jamais son assiette brusquement, sous prétexte qu'on ne lui avait pas mis le morceau de son choix. Et puis elle mangeait de tout ce que mangeaient ses parents ; et, lorsqu'il y avait un dessert, elle ne laissait pas tout le reste de côté pour se gorger de confitures ou de pâtisserie. J'ai pourtant entendu dire qu'il y a, de par le monde des petits garçons, et même des petites filles qui ont ces vilains défauts. Mais, bien sûr, je ne croirai cela que le jour où je le verrai.

Une autre chose qui distinguait Mariette, c'est qu'elle ne mettait jamais les doigts dans son nez, ni son petit caquet au milieu de la conversation de grandes personnes.

Et, cependant, Mariette avait un défaut ; oh ! mais là, un défaut bien dangereux. Mariette était entêtée.—Ce n'est pourtant pas un si grand vice, direz-vous.—J'en conviens et Mariette avait tant d'autres qualités pour effacer cette petite tache ! Cependant, voyez, Mariette n'était pas menteuse ; mais lorsque son entêtement se mettait de la partie, dût-on la couper par morceaux, il n'y avait jamais moyen de la faire revenir sur ce qu'elle avait avancé. Elle s'obstinait à nier les choses les plus évidentes, sachant bien qu'elle se trompait sans donner le change aux autres. Je crois qu'au fond elle en souffrait, mais son entêtement ne lui permettait pas d'avouer son erreur, et elle mentait effrontément, plutôt que de s'humilier un peu et de paraître céder.

Vous voyez que le petit défaut a déjà d'assez grandes conséquences.

Ces choses là, cependant ne se voyaient pas tous les jours ; et il y avait longtemps même que Mariette n'était tombée en faute lorsque le mois de sa fête arriva. Aussi sa maman conçut elle le projet de lui faire une surprise agréable.

On était à la fin de mai. Le printemps tout en fleurs répandait ses parfums dans l'air tiède. On ne se souvenait plus de la neige que pour goûter davantage le tapis vert des champs et les tons soleillés des forêts. Quelque chose de rafraîchissant et de vivifiant circulait dans l'atmosphère. Le laboureur en allant au champ éprouvait comme un transport et un besoin impérieux de remercier Dieu de ce qu'il ne savait quel grand bienfait tout à la fois saisissant et indéfini.

Ce jour-là, la mère de Mariette devait aller à la ville.

La veille, elle avait acheté pour la naissance de sa petite fille, un joli collier en perles bleues : quand je dis perles, je ne garantis pas plus l'expression que la boutiquière ne garantirait l'objet. C'était donc un collier bien humble, peu coûteux, mais frais en couleur et parfaitement convenable. L'excellente femme avait également vu une petite croix en or qui l'avait beaucoup tentée, mais elle n'avait pas osé l'acheter :

—Ce serait peut-être, s'était-elle dit, un peu extravagant ; allons nous en et n'y pensons plus.

Mais il arrive quelquefois, et même assez souvent, qu'on ne fait pas exactement ce que l'on veut, et que, malgré les meilleures résolutions, il nous est impossible de chasser certaines pensées qui nous hantent et nous poursuivent. C'est comme les milliers d'atomes qui se soulèvent sur un chemin poudreux : plus vous vous remuez pour les chasser plus ils se multiplient, plus ils fondent sur vous.

Malgré elle, la mère de Mariette avait donc pensé toute la journée à cette petite croix. Tellement que le soir, après avoir couché ses enfants, elle en avait l'air tout drôle. Son mari le remarqua.

—Tu as quelque chose, lui dit-il ?

—Eh ! bien, oui, là !

Et elle lui parla petite croix.

—C'est bien simple, dit le mari, lorsqu'elle lui eut raconté toute la chose ; tu retourneras en ville demain matin et tu l'achèteras, cette petite croix. Quand même nous en ferions l'extravagance : une fois n'est pas coutume ; et, d'ailleurs je reprendrai cela sur mon tabac.

La femme avait bien fait, pour la forme, quelques petites objections ; mais si peu que rien ; et voilà pourquoi, ce matin là, elle repartait pour la ville.

Le collier bleu était enfermé dans une petite boîte qu'elle avait mise au fond d'un tiroir, sans le fermer à clé.

Pendant son absence, Justine, la fille du voisin gardait la maison avec Mariette, qui, en l'honneur de sa naissance, avait obtenu congé pour toute la journée.

(A continuer.)

HISTOIRE DU CANADA.—(Suite)

CHAPITRE III.

De la restitution à la France, du Canada et de l'Acadie, à la formation de la Compagnie de Montréal (1632-1640).

SOMMAIRE.

1-3. Le Canada est restitué à la France.—4. Champlain gouverneur.—4 Etablissement des Trois-Rivières.—5-7. Collège des Jésuites.—8-9. Mort de M. de Champlain ; son éloge.—10-11. M. de Montmagny lui succède.—12-13. Fondation de Sillery.—14-15. Fondation de l'Hôtel-Dieu et des Ursulines.—16. Les Iroquois attaquent les Hurons et les Algonquins.